

# LA FIANCÉE AU CORSET ROUGE

ROMAN

PASCALE DUSSAULT

LES ÉDITIONS JCL



**LA FIANCÉE AU CORSET ROUGE**  
*est le cinq cent vingt et unième livre*  
*publié par Les éditions JCL inc.*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dussault, Pascale, 1987-

La fiancée au corset rouge

Comprend des références bibliographiques.

ISBN papier: 978-2-89431-521-7

ISBN PDF: 978-2-89431-685-6

ISBN ePub: 978-2-89431-684-9

I. Titre.

PS8607.U874E92 2016 323.092 C2016-941677-1

PS9607.U874E92 2016

**© Les éditions JCL inc., 2016**

*Édition originale: décembre 2016*

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite des Éditions JCL inc.

*La Fiancée au  
corset rouge*

**Les éditions JCL inc.**

930, rue Jacques-Cartier Est, Chicoutimi (Québec) G7H 7K9  
Tél. : (418) 696-0536 – Téléc. : (418) 696-3132 – [www.jcl.qc.ca](http://www.jcl.qc.ca)

PASCALE DUSSAULT

*La Fiancée au  
corset rouge*

ROMAN



LES ÉDITIONS JCL



*À Daniel, mon amour et mon mari,  
qui m'a encouragée à persévérer et qui a tout lu  
dans une langue qui n'est pas la sienne.*



## Deux couventines

### *Baie de Chedabouctou, Acadie, 9 août 1688*

Cette nuit-là, personne ne faisait le quart. On nous avait assuré qu'une frégate du roi patrouillait dans les parages et que la menace de ses seize canons gardait les flibustiers et les maraudeurs anglais à distance. Alors, pourquoi priver l'équipage de sommeil? Loin de tout, nous nous croyions en sécurité.

Émérance et moi étions donc seules sur le pont du *Saint-Louis*, seules dans un monde qui se limitait à la sphère de lumière de la lanterne de poupe. On devinait le rivage tout proche, quelque part au-delà de ce qu'on pouvait distinguer, et la rumeur de vaguelettes mourantes emplissait le silence. Ou ce qui aurait été du silence, si Émérance avait cessé de caqueter.

— Si on nous surprenait, Adélie... disait-elle avec une angoisse si exagérée qu'elle en frôlait le comique. Le capitaine serait furieux. Tu sais ce qu'il fait, si un matelot qui ne devrait pas être sur le pont y est trouvé en pleine nuit? Il le met aux fers pendant trois jours dans la sainte-barbe! Il fait si noir dans ce trou, je ne crois pas que j'y survivrais.

Sa voix aiguë et ses pas menus me donnaient l'impression de suivre une souris. Nous venions de nous glisser hors de notre cabine et escaladions l'échelle qui menait au sommet de la dunette, aussi haut qu'on pouvait monter sans grimper à un mât.

La sainte-barbe ne m'effrayait guère. Ce n'était qu'un réduit où on entreposait la poudre noire. L'odeur carbonneuse qui y flottait était moins pénible que celle de la morue qui empestait le reste du navire. De toute façon, j'étais toute à la joie de respirer le bon air pur et je préférerais tourmenter Émérence plutôt que de m'inquiéter.

— Tu sais bien que Philippe ne le laisserait pas t'enfermer dans la sainte-barbe. Sauf s'il lui permettait d'y demeurer avec toi. Avec un seul hamac.

Elle se retourna pour me lancer un regard que la lanterne fit flamboyer.

— Arrête de te moquer de moi! On ne parle pas de ces choses-là.

— Tout le monde parle de ces choses-là.

Je pouffai de rire en la suivant tout en haut. Assise à même les planches, je m'appuyai à la balustrade, mes pieds nus trempant dans l'obscurité en contrebas. Nous avions passé les deux mois de la traversée entre La Rochelle et l'Acadie tassées comme des poissons dans un filet avec vingt-deux marins, et ce moment de solitude me régala.

Boudeuse, Émérence resta debout, le noir de sa robe moins sombre que celui du ciel. Je comprenais son embaras, mais j'avais du mal à contenir mon amusement. Du capitaine qui fermait pieusement les yeux sur ses frasques au plus jeune mousse, l'équipage entier savait qu'entre les

caisses de biscuits et l'eau-de-vie de la soute, elle avait laissé l'officier Philippe Lagrange l'embrasser. Trop et trop souvent. Pourtant, son amourette n'aurait pas de suite. Elle rejoindrait les Ursulines en tant que postulante dès son arrivée à Québec et en portait déjà le costume.

— Tu fais toujours la prude, me gourmanda-t-elle en s'asseyant près de moi, mais je parie que si c'était à toi que Philippe faisait les yeux doux, tu ne l'ignorerais pas.

— Évidemment que je l'ignorerais, espèce de ribaude! Bientôt, je reverrai mon Olivier; crois-tu que je laisserais une idylle assombrir nos retrouvailles?

— À ta place, je ne me vanterais pas trop de mon innocence. Ta petite idée de la semaine dernière nous a montré un tout autre côté de la chaste Adélie Candé, à moi et à la moitié des hommes du commandant La Boulaye.

Voilà qu'elle essayait de changer de sujet. Il n'y avait pas que la façon dont Philippe et Émérance bourdonnaient l'un autour de l'autre qui faisait frissonner le navire de murmures de scandale. Le souvenir de l'incident qu'elle évoquait étira mon sourire à m'en bomber les joues.

Trois semaines plus tôt, le *Saint-Louis* avait jeté l'ancre dans la baie de Chedabouctou, devant les innombrables séchoirs à poissons de l'établissement de Canseau. Son gros ventre de flûte hollandaise profilée comme une poire posée sur l'eau avait été déchargé de ses marchandises destinées à la colonie, puis rempli de morue séchée. Pendant que l'équipage s'occupait de cette besogne, le capitaine nous avait confiées à Charles Duret de La Boulaye, commandant d'un fortin tout proche. Situé en bordure de la forêt à quelques heures de chaloupe de Canseau, l'endroit n'était

guère qu'un refuge pour les pêcheurs et un modeste avant-poste militaire. Étourdie par l'euphorie d'être à terre, par l'exotisme d'un cadre si sauvage, j'avais été saisie de l'envie de prendre un bain de mer nocturne. Émérence n'avait pas été difficile à convaincre. Toutefois, nous n'avions eu que quelques minutes pour folâtrer dans l'eau et l'écume avant d'être surprises par les soldats de la garnison. Bien cachée derrière mon sourire, l'inquiétude me serrait la poitrine.

— Crois-tu que La Boulaye le dira à Olivier quand il le verra?

— Monsieur de Beauregard, susurra Émérence en imitant la voix basse et toute sucrée de fausse politesse du commandant, sachez que j'ai dû expulser votre fiancée du fort et la retourner sur le *Saint-Louis* après un incident impliquant une nonne et du batifolage indécent sous mes murs.

— Oh! Émérence, m'épousera-t-il, s'il l'apprend?

D'un geste brusque, elle replaça son bonnet de toile blanche pour cacher les mèches blondes qui s'en échappaient.

— Inquiète-toi plutôt pour mon sort. La congrégation ne voudra plus de moi, si on en entend parler. J'ai déjà assez peur des rumeurs concernant Philippe. De ton côté, même si Olivier renonce à se marier avec une vilaine friponne comme toi, tu pourras toujours revenir ici. Après ce qu'ils ont vu, la plupart des soldats de La Boulaye doivent avoir envie de t'épouser pour regarder de plus près.

Elle souriait, mais gardait les yeux baissés. Je me doutais que quand nous cessions d'en plaisanter, notre petite incartade l'embarrassait autant que moi. Si seulement les

navires qui nous sépareraient pouvaient se hâter... Individuellement, nous étions moins enclines à la coquinerie qu'ensemble.

D'un jour à l'autre, Olivier arriverait sur la *Loutre bleue* et m'emmènerait chez lui à Grand-Pré, de l'autre côté de l'Acadie. Nous nous marierions et, pour la première fois depuis la mort de mon père, j'aurais un chez-moi, un foyer, un nid. Des pages et des pages de ses lettres en parlaient. Une petite maison aux portes violettes et aux fenêtres à carreaux. Une petite maison face à la mer. Une petite maison au bout du monde. Après quatre années derrière la clôture du couvent des Ursulines de Bordeaux, aucun rêve ne me ravissait davantage.

Bien que durant tout ce temps Émérence eût passé autant de nuits que moi dans le dortoir, mangé autant de repas que moi dans le réfectoire, nous n'avions jamais été amies avant de quitter le couvent et de monter sur le *Saint-Louis*. Même après cette interminable traversée, son choix de devenir une religieuse demeurait un mystère pour moi. Elle me semblait bien trop friande d'hommes. Ses rêves à elle, je ne les comprenais pas.

Un vent léger se levait, apportant de la terre un subtil mélange de parfums : pin, argile, feu, algues pourrissantes. Il semblait venir de nulle part, surgissant d'une obscurité aussi opaque que si nous étions déjà emprisonnées dans la sainte-barbe.

Quelques jours plus tôt, la forme rigide de mon diadème avait commencé à irriter la peau de ma hanche. Je le sortis de sa cachette sous mes jupes. À peine plus long que ma main, c'était mon seul bien de valeur, hormis la rapière

qui pendait à ma taille. Beau comme une parure de reine, le délicat croissant d'argent enserrait sept émeraudes, dont une de la grosseur de mon pouce. Rondelette au milieu, la pierre oblongue s'affinait en extrémités aussi aiguës que des pointes de couteau.

— Arrête de traficoter avec ta babiole! Tu vas l'échapper.

Je tournai le bijou pour que la lumière de la lanterne éclabousse les émeraudes de feu. Si je répondais, elle ferait inévitablement dériver la conversation vers la question de son origine. Même elle, la fille du seigneur de Châtelmont, n'avait jamais refermé les doigts sur quelque chose de tel. Elle me savait bien pauvre, roturière de surcroît, et l'énigme la chatouillait. Parfois, elle formulait les hypothèses les plus romanesques et les plus sombres pour expliquer comment il s'était retrouvé entre mes mains, froissant mon honneur, essayant de m'aiguillonner pour que je laisse des indices s'échapper. Comme toujours, sa curiosité demeurerait insatisfaite.

Tac.

Un bruit sec.

On aurait dit que le plat d'une grosse nageoire avait frappé l'eau.

Mes pieds sentirent le froid pour la première fois. Je me raidis en plissant inutilement les yeux.

— Qu'est-ce que c'était que cela? s'excita Émérance. Un oiseau? Ou une baleine, comme celles que nous avons vues au large de Terre-Neuve?

Longtemps, on n'entendit plus que le ressac. Rien ne se montra dans le noir. Mes muscles se détendirent et je posai le menton sur la balustrade en balançant les jambes.

— Peut-être que nous imaginons des choses. Voilà des semaines que nous sommes ici, complètement désœuvrées. J'ai tellement hâte que la *Loutre bleue* arrive!

J'avais parlé sans réfléchir. Lorsque je me tournai vers Émérence, des larmes perlaient à la base de ses cils. L'idée de quitter le *Saint-Louis* et Philippe devait lui ronger le cœur. Pensant qu'elle éclaterait en sanglots, je passai un bras autour de sa taille.

— N'y aura-t-il jamais un autre homme pour me courtiser? pleurnicha-t-elle contre mon épaule.

— Un autre? m'indignai-je en relâchant mon étreinte. Tu es la nonne la plus libertine que je connaisse!

— Ne me juge pas. Toi, tu t'en vas te marier et tout le monde dit que ton Olivier est un fringant morceau.

Mon sourire reparut. Un peu machinalement, je lui tapotai le dos, ignorant la hargne de son ton tandis que mes pensées voguaient vers lui. Mon Olivier. La baie de Chedabouctou, si large et si profonde, pouvait abriter plusieurs navires. Peut-être que cette noirceur me cachait déjà la *Loutre bleue* et mon amour. Peut-être que la brise qui caressait mon visage avait effleuré le sien. Rêveusement, je tournais et retournais le diadème entre mes doigts.

— Il ne m'a jamais embrassée, avouai-je.

— Jamais?

— Enfin, oui, mais juste...

Je pinçai les lèvres pour simuler un bref baiser, mais le bruit rauque du bois qui frotte contre le bois nous fit sursauter à nouveau.

Cette fois, il n'y avait pas de doute. Quelqu'un ou quelque chose bougeait sur le navire. Tendue comme une

biche qui hume le loup, je me levai et glissai le diadème dans sa cachette. Refermant les doigts sur la poignée de ma rapière, je hasardai quelques pas vers l'échelle qui menait au pont.

Je percevais un clapotement, de la friction, des chocs assourdis, des chuchotements. Ce ne pouvait pas être que le murmure de la brise dans les gréements.

— Viens ici! souffla Émérence, qui avait disparu derrière la masse noire d'un canon. Cache-toi!

Mes lèvres mimèrent les mots: «Je vais aller voir.» Sans bruit, je redescendis l'échelle. Bloquée par la dunette, la lumière de la lanterne ne plongeait pas si bas et je me trouvais vite dans l'ombre. Tapie derrière le mât d'artimon, je ne vis personne. Durant une seconde, je restai confuse et un brin déçue.

À petits pas délicats, je contournai le mât, l'éventail de cordages qui le stabilisait et les tonneaux qu'on avait entassés là. Il me sembla que les planches craquaient trop, comme si quelqu'un de plus lourd imitait chacun de mes mouvements de l'autre côté de l'obstacle. Cette idée me glaça en place avant même qu'il ne parle.

— Retournez-vous.

Voilà qui enragerait encore le capitaine et allongerait la liste de mes écarts de conduite. Je soupirai en me maudissant pour ne pas avoir écouté Émérence. Baissant des paupières à la fois contrites et furieuses, j'obéis.

Mais c'était un inconnu.

## Wildę kat

Un vent froid balaya ma nuque déjà moite et ma main retrouva ma rapière. En réponse, la nuit avala le déclic du chien d'un pistolet, cristallin et sans écho.

Le nouveau venu se trouvait à quelques pieds à peine et me menaçait d'une belle arme décorée d'acajou. Son justaucorps ne semblait pas encroûté de sel et il était rasé de frais, ce qui excluait qu'il ait récemment passé beaucoup de temps en mer. Ses yeux brillaient comme la lune qui manquait dans le ciel et me toisaient, descendant de ma tête échevelée à mes orteils nus. Il pointait négligemment son pistolet dans ma direction alors que l'ombre de fossettes se dessinait aux coins de ses lèvres.

J'essayais de me rappeler qui m'avait dit qu'il n'y avait pas de forbans sur les côtes pauvres de l'Acadie. Le frère de mon Olivier, Barthélémy de Beauregard, capitaine de la *Friponne*, la frégate du roi, n'était-il pas censé nous protéger de ces bandits? Celui-ci ne s'inquiétait ni ne se pressait et me lorgnait comme une belle volaille au marché.

Ce qu'il voyait, c'était une jeune fille un peu trop grande que des mois de rations immangeables avaient émaciée : des clavicules acérées, des pommettes hautes et aiguës, des joues

d'enfant affamé. La pénombre du couvent avait rendu mes lèvres soyeuses et roses; le vent rugissant de l'Atlantique Nord et son soleil qui oublie de se coucher les avaient rougies et gercées. Ma robe, bien que je l'eusse lavée au fort de Chedabouctou, était défraîchie, le tissu décoloré et raidi. Dans le grand délabrement de ma tenue et de ma maigreur, mes yeux constituaient peut-être la seule beauté qui me restait. Ils étaient aussi noirs que l'obscurité qui nous enserrait. S'immobilisant à leur tour, ils s'accrochèrent aux siens.

— Venez. Ne faites pas de bruit.

Il baissa lentement le pistolet en me tendant sa main libre.

L'énergie de la panique fourmillait dans mes bras, dans mes jambes. Pas une seconde ne s'écoula entre le moment où le canon de l'arme cessa de me menacer et celui où l'instinct me fit bondir vers lui. Je rivai ma rapière contre sa gorge. Mon attaque le désarçonna. Il releva nerveusement le menton. Une veine tremblota contre le métal.

La pensée rationnelle reprit le dessus, mais contrairement aux réflexes, elle n'avait que des questions. Que faire maintenant? Je ne pouvais tout de même pas le tuer! Mais alors, quoi...?

Réalisant que je n'avais pas le cœur de l'égorger, il écarta vigoureusement ma lame de l'avant-bras, saisit mon poignet et le plia pour me la faire échapper. Sans un bruit, il tordit mon bras derrière moi et me bâillonna de l'autre main en pressant mon dos contre sa poitrine.

Je haletais dans son étreinte. J'aurais voulu me débattre, mais mon inquiétude pour le diadème mollissait mes efforts. Si je me tortillais trop, il ne manquerait pas de le deviner sous mes jupes. Je remarquai alors des grappins accrochés au bas-

tingage, effrontément visibles à bâbord. Avant que je reprenne mon souffle, un flot d'inconnus armés en coula, envahissant silencieusement le navire comme un bataillon de spectres.

Je me tordis le cou pour regarder celui qui me retenait. Dans ses iris flottaient des paillettes dorées qui ondoyaient à la lumière dansante. Il me souriait, son visage si proche au-dessus du mien que je sentais le brandy dans son haleine et la poudre noire sur sa peau. Ses doigts n'étaient pas fermes contre ma bouche; ils la couvraient avec une désinvolture presque insultante.

Me croyait-il si docile? Je me décidai et le mordis avec toute la force de mes mâchoires. Mes dents percèrent la chair et je goûtai le fer de son sang. Son grognement révéla autant d'exaspération que de douleur. L'étreinte se relâcha. J'eus le temps de hurler: «Pirates!» avant que la crosse de son pistolet s'abatte derrière ma tête.

Quand je revins à moi, il me transportait à l'envers sur son épaule, le pas énergique. Mon inconscience ne pouvait pas avoir duré plus de quelques minutes, mais déjà, tout autour, les marins que j'avais alertés étaient ramenés dans le ventre du navire, pistolets dans le dos.

Mon sang reflua dans ma tête et ma nuque endolorie. Je frissonnai et le roc du bras se resserra davantage autour de mes jambes. Il me portait comme une vulgaire poche de grain, fendant la foule de ses compagnons alors que tous s'écartaient pour le laisser passer. Des exclamations enthousiastes, des sifflements et des commentaires salaces nous suivaient dans un bruissement hilare. Nous atteignîmes le gaillard d'avant et il me déposa d'une traite, sans ménagement, à quatre pattes sur les planches.

Je relevai la tête.

Un homme se dressait devant moi, me dévisageant avec un intérêt qui ne me rassurait guère. Sa posture reflétait l'arrogance de l'autorité; je devinai que c'était leur capitaine. Pour le reste, il ressemblait à un morse bien campé sur ses membres postérieurs avec un nez large et aplati et des yeux qui luisaient avec l'éclat mouillé de la nacre des coquillages. Il s'inclina en guise de salut.

À sa droite, un géant le dépassait de près d'un pied. Une barbe blonde striée d'argent couvrait ses joues avec la générosité de plusieurs années sans rasage et contrastait avec un crâne chauve. Une machette de la longueur de son bras pendait à sa taille. Au-dessus de pommettes osseuses scintillaient des yeux aigue-marine qui me fixaient avec une intensité telle que j'en oubliai l'homme au centre.

— Capitaine, dit mon ravisseur, voici une *wilde kat* qui a fort audacieusement tenté de m'égorger.

J'essayai de lire sur son visage l'amusement que j'avais cru entendre dans sa voix. Il demeura impassible, mais son regard trouva le mien et il cligna de l'œil. Après qu'il m'eut si cavalièrement assommée, la plaisanterie ne me plut pas du tout.

Avec une pompe surprenante, il ajouta :

— De par les règles de Yankey, je la réclame comme ma part du butin.

Yankey. Ma part du butin. Trop choquée pour m'offusquer, je ne remuai pas.

Le morse s'avança vers moi, les lèvres entrouvertes, sa langue rosâtre caressant une incisive.

— Ne soyez pas si empessé, Monsieur van Staaten. Nous sommes des forbans, pas des rustres.

Comme un gentilhomme, il se pencha pour m'aider à me relever. La chaleur collante de sa grosse main me surprit et me révolta.

— Capitaine George Peterson.

Je donnai un coup sec de la tête, mais ne dis rien tandis qu'il me baisait le bout des doigts. C'est alors seulement que je remarquai Michel Candé, le capitaine légitime de ce navire, comme hébété près de Peterson. Je croisai son regard avec la forte impression que l'indignation que m'inspirait son silence se peignait de manière peu subtile sur mon visage. Il se décida enfin à dire quelque chose :

— Monsieur Peterson, je ne sais pas à quoi joue cet homme...

Avec un élan du menton qui se voulait agressif, mais resta mou, il désigna celui qui se tenait derrière moi.

— ... mais ceci est scandaleux et extraordinaire. J'exige que la demoiselle soit emmenée à terre sans être molestée.

Peterson ne répondit pas, mais il fit un signe de tête au forban à la machette et aux yeux bleus. Celui-ci se planta à côté de Michel et posa une main si large sur son épaule que je me demandai s'il la disloquerait si d'aventure il parlait à nouveau. Il se tut et Peterson reprit comme s'il n'avait pas été interrompu :

— Comment vous appelez-vous, *wilde kat*?

— Adélie Candé, Monsieur, répondis-je en relevant le menton.

Il plissa des yeux inquisiteurs alors qu'un murmure parcourait l'assemblée.

— Candé? Êtes-vous la fille du capitaine?

— Sa nièce.

Sans détacher son regard de moi, il ordonna :

— Bootgaard, assurez-vous que tous les hommes du capitaine Michel Candé ont été mis sous verrous et désarmés.

Van Staaten, Peterson, Bootgaard, notai-je machinalement. Des Flamands et des Anglais.

Le forban à la machette acquiesça et descendit vers le pont inférieur, silencieux comme un animal nocturne. C'était un prélude, peut-être un prérequis pour ce qui suivrait, mais je m'ingéniais en vain à deviner de quoi il s'agissait. De toute évidence, je me trouvais au cœur d'un événement qui exigeait que tout l'équipage du *Saint-Louis* soit emprisonné et hors de vue — sauf Michel.

Les forbans s'étaient tus après le départ de Bootgaard. Toutefois, leurs corps tendus et leurs yeux hagards trahissaient une nervosité que je ne m'expliquais pas. Que m'arriverait-il donc ?

D'un air presque ennuyé, Peterson s'adressa à eux en me désignant d'un geste rond :

— Vous connaissez les règles, Messieurs. Quelqu'un souhaite-t-il défier le lieutenant van Staaten pour posséder la nièce du capitaine ?

Comme un caillou qui s'engouffre dans l'eau, sa voix fut absorbée par le silence. Pendant quelques secondes frémissantes, il n'y eut que le bruit de la brise qui agitait les cordages et le sifflement de quelques respirations rauques.

— Mais qu'est-ce que cette grotesque comédie ? m'indignai-je faiblement, le visage enflammé.

Personne ne bougea ; apparemment, quelque chose de plus intéressant que ma sottise révolte se préparait. Un grand gaillard roux s'avança, poussé par ses compagnons. Alors

qu'il se postait devant le capitaine, mon regard s'attarda sur de lugubres tatouages qui s'entortillaient autour des muscles de ses bras. Dans quelles eaux barbares ces démons avaient-ils donc croisé?

— Je le ferai pleurer et saigner comme une fille, déclara-t-il en dégainant un sabre. Pour l'équipage.

Les encouragements, les rires, les menaces déferlèrent comme une vague, emplissant mes oreilles. Trois langues se mêlaient dans un brouhaha incompréhensible : français, anglais, flamand. L'excitation était si grande que personne ne porta attention à moi quand je reculai à l'aveuglette et heurtai un forban dont les bras m'accueillirent en s'enroulant autour de ma taille. Son souffle rance et alourdi par l'alcool m'échauffa la nuque.

Mon ravisseur, ce « lieutenant van Staaten », dégaina son épée avec une élégance parfaitement incongrue.

— Et je le ferai saigner comme un homme mort.

Des grognements furieux suivirent cette menace.

— Le rouquin, Petit Kerouac, c'est le champion de l'équipage, dit la voix étrangement frêle de celui qui me retenait.

— Pourquoi l'appellez-vous « Petit »? demandai-je stupidement, comme si cela importait. Il doit bien mesurer six pieds!

— Ah ça, Mademoiselle, c'est parce que son jumeau, on l'appelle Grand Kerouac.

Je repérai son double dans la foule et notai que bien qu'il n'arborât pas de tatouages, il ressemblait à son frère en tout point, incluant la grandeur. Dans ma panique démente, je faillis éclater de rire.

— Si van Staaten gagne, continua-t-il, vous serez à lui. S'il perd, vous appartiendrez à l'équipage.

Ses mains ne me laissaient aucun doute sur ce qui se produirait si cette possibilité se réalisait. Elles m'écrasaient contre lui, se glissaient sans vergogne dans mon corsage et contre mes cuisses. Craignant pour mon diadème, je donnai un coup d'épaule pour le repousser. Il eut un petit rire. Je tournai la tête vers lui. Deux yeux verts sous des sourcils formant des V pointus comme des toits de maison trouverent les miens. À son cou pendait un crucifix de bois aux détails si fins que j'y distinguais les stigmates du Christ. Quel bon chrétien il faisait! Malgré tout, la situation était si bizarre que je ne pus m'empêcher de l'interroger encore :

— Alors pourquoi le lieutenant van Staaten risque-t-il sa vie? Ne pourrait-il pas me partager avec les autres?

— Van Staaten ne partage pas. C'est pour ça que Peterson exige qu'il se batte à mort.

— À mort?

Je m'élançai en avant pour forcer physiquement l'arrêt de cette parodie insensée, mais le forban me retint en continuant :

— Ah, tout doux. Mais pour vous répondre, ce n'est pas exactement un combat à mort. Petit Kerouac n'a qu'à faire saigner pour gagner, mais van Staaten doit tuer. C'est le prix de l'égoïsme.

J'observai les deux hommes, essayant de deviner quel destin m'échoirait. Les muscles gibbeux de Petit Kerouac saillaient sous sa chemise comme les arêtes et les rondeurs de pierres mal taillées. En comparaison, les mains fines et les minces mollets serrés dans des bottes de cuir du lieu-

tenant donnaient une impression de fragilité. Son aplomb, par contre, était d'une espèce effarante. Petit Kerouac suait déjà; van Staaten paraissait aussi froid que la mer vitreuse. Son épée à double tranchant, courte et large, aurait semblé moins exotique à la main d'un légionnaire portant sandales et bouclier. Dans la sienne, sa cruauté sauvage détonnait avec le coûteux justaucorps brodé qu'il n'avait pas daigné retirer pour le duel. Il croisa mon regard et un éphémère sourire dénuda des dents blanches. Avant de refaire face à Petit Kerouac, il claqua malicieusement de la langue.

Je voulais garder une expression hautaine, mais ce n'était guère aisé puisqu'un inconnu me tripotait continuellement. Mon air haletant et mes yeux terrorisés – je sentais mes paupières se rétracter tant qu'elles disparaissaient sous l'arc de mes sourcils – n'aidaient pas ma cause. Peut-être valait-il mieux devenir la prisonnière d'un seul homme que la propriété collective d'un équipage, mais l'impertinence de van Staaten lui valut tout de même un froncement de nez.

— Messieurs, quand vous êtes prêts, dit le capitaine Peterson.

Le rugissement de trente voix et le fracas de soixante pieds contre les planches retentirent. C'est alors que je fixais la ceinture du lieutenant van Staaten et les reflets rutilants du pistolet qui m'avait assommée, l'éclat argenté du mécanisme à platine de silex, cette crosse de métal délicatement travaillé, que la réalité de la situation me frappa jusque dans mon corps. Un instant, je badinais contre la balustrade avec Émérence et le suivant, deux hommes que je n'avais jamais rencontrés se préparaient à s'affronter pour me « posséder ». Je pouvais me débattre tant que je voulais, cela n'empêche-

rait pas cette joute cauchemardesque de se dérouler devant moi. Mon corsage à demi défait m'étouffa et mon estomac se comprima tant que je crus que je vomirais.

Van Staaten bougeait à peine, les yeux rivés à ceux de Petit Kerouac. Celui-ci s'élança, sa lourde masse faisant vibrer et pleurer les planches, l'épée pointée droit vers le cœur de son adversaire. Van Staaten esquiva le coup et pivota. D'une manœuvre fluide et presque nonchalante, il enfonça son glaive sous l'oreille de Petit Kerouac, transperçant profondément la base de son cou. Quand la pointe de l'arme rejaillit des chairs, du sang noir en émergea en vagues hideuses.

Après la mort violente de sa mère, mon demi-frère Enguerrand avait voulu que je sache me battre. Au retour de chacun de ses voyages aux Antilles, il me donnait donc des leçons d'escrime. Il me faisait pratiquer les mêmes pas, parer les mêmes coups, lancer les mêmes attaques encore et encore. Contrairement à Petit Kerouac qui avait couru comme un ours vers sa mort, van Staaten paraissait avoir bénéficié de leçons semblables. Je n'avais aucun doute que ce à quoi je venais d'assister était la sublimation de centaines de répétitions en un seul mouvement parfait.

Plus que la vue du perdant, parcouru de spasmes alors qu'il s'agitait encore un peu sur le tillac, ce fut la brièveté et l'inéluctabilité de ce geste unique qui me donna la nausée. Tuer Petit Kerouac avait été la besogne d'une seconde. C'est une chose de savoir qu'on a le pouvoir de tout arrêter si vite; c'en est une autre d'en être témoin. Qu'aurait donc fait van Staaten, si j'avais véritablement essayé de lui couper la gorge, plus tôt? Mon corps se convulsa alors qu'un peu de vomissure s'échappait de mes lèvres et éclaboussait mes orteils.

Il rengaina son épée et vint à moi en trois longues enjambées. Que ce soit par peur, soumission ou respect, les bras de l'homme qui me retenait tombèrent, mais le poing de van Staaten s'abattit quand même sur son visage. Le craquement du nez qui se brisait résonna dans mon crâne. Le choc me déséquilibra. Avant que je n'aie le temps de trébucher, le forban auquel j'appartenais désormais me jeta derechef sur son épaule. La foule s'ouvrit devant nous et, la tête en bas, je croisai le regard d'un Michel désespérément horrifié et passif.





*A* l'été 1688, Adélie, une jeune orpheline française, monte sur le *Saint-Louis* au port de La Rochelle pour rejoindre son fiancé en Acadie. Toutefois, ce n'est pas dans les bras de son amoureux qu'elle se retrouve au terme de sa traversée de l'océan Atlantique, mais plutôt au cœur d'une attaque de pirates, qui prennent le navire d'assaut. Elle attire bientôt la convoitise d'Arie, un renégat aussi élégant que redoutable, qui ne recule devant aucune violence pour en faire sa prisonnière personnelle. Or, le forban compte plusieurs ennemis parmi ses compagnons; il décide donc de s'enfuir dans les forêts vierges de l'Acadie, où Adélie est forcée de le suivre. . .

Arie ne fait aucun mystère de son désir pour sa captive, mais il promet tout de même de la conduire à son fiancé, à Grand-Pré. Dans la solitude de l'immensité sauvage qui les sépare de leur destination, Adélie pourra-t-elle résister aux séductions d'Arie, dont le passé nébuleux et la bravoure devant le danger amplifient le charme?

Un récit d'aventures et de voyages, de passion et de jalousie, de découvertes et de cruautés, où chaque rebondissement force cette jeune fille réservée à confronter davantage sa véritable nature.

Premier roman d'une auteure à l'avenir rempli de promesses.



PASCALE DUSSAULT

